

PRÉSENTATION

Mathieu Boisvert¹

Ce numéro de *Religiologiques* publie plusieurs contributions présentées dans le cadre du congrès de l'AMERICAN ACADEMY OF RELIGION (Région internationale de l'est)² qui s'est tenu à l'Université du Québec à Montréal du 22 au 24 avril 1994. C'était — il faut le signaler — la première fois que l'A.A.R. tenait des assises au Québec. Pour souligner cette première, *Religiologiques* a donc voulu consacrer un de ses numéros à des travaux émanant de cette importante manifestation scientifique.

¹ Mathieu Boisvert est professeur au département des sciences religieuses de l'Université du Québec à Montréal. Il est actuellement président de la Région internationale de l'est de l'American Academy of Religion dont il a organisé le colloque (UQAM, avril 1994) d'où proviennent les contributions de ce numéro.

² L'American Academy of Religion est une société savante et une organisation professionnelle qui compte plus de 6 000 membres en Amérique du Nord, tous activement impliqués dans l'enseignement et/ou dans la recherche en sciences de la religion. Un congrès général a lieu chaque année au cours duquel les membres se regroupent en sections spécialisées pour partager le résultat de leurs recherches. L'A.A.R. est également divisée en régions. Chacune de ces «régions» — il en existe dix à l'heure actuelle — se réunit également chaque année. Ces rencontres, rassemblant un moins grand nombre de participants, permettent plus facilement à ceux-ci d'échanger sur diverses questions et de partager leurs travaux. Le Québec, pour sa part, fait partie de la «région internationale de l'est» (*Eastern International Region*) qui inclut également le nord de la Pennsylvanie, l'État de New-York (sauf la ville de New-York) et l'Ontario. Ces rencontres «régionales» accueillent assez fréquemment aussi des chercheurs d'autres «régions».

La motivation première de l'organisation de ce colloque était de créer des liens plus étroits entre chercheurs québécois et américains actifs dans le domaine de l'étude de la religion. Force est en effet de reconnaître que les uns et les autres ignorent encore trop souvent leur travail respectif. Cette rencontre avait donc pour but d'offrir aussi bien aux chercheurs américains qu'à leur collègues québécois — et canadiens-anglais — l'occasion d'une plus grande sensibilisation aux orientations scientifiques, aux méthodes ainsi qu'aux objets d'études développés dans ce domaine de recherche que traversent des traditions culturelles différentes.

Quatre thèmes avaient été principalement retenus pour cette rencontre : on les retrouve dans les quatre sections de ce numéro. Tout d'abord, en raison de cette «première québécoise» de l'A.A.R., comme à l'occasion du 25^e anniversaire de l'UQAM et de son département des sciences religieuses, on comprendra sans peine que le thème du *phénomène religieux au Québec* ait été retenu. Par ailleurs, une priorité avait également été donnée aux contributions touchant la question de *l'enseignement religieux*, le domaine de *l'étude comparée — ou religiologique — de la religion*, ainsi que les dimensions ou les aspects religieux des *problématiques écologiques contemporaines*.

Ainsi, les quatre premiers articles de ce numéro traitent tous du Québec. Gregory Baum y analyse en premier lieu le débat qui a eu lieu au sein de l'Église catholique québécoise quant au choix de la théorie sociologique qui serait la plus à même d'aider à interpréter le phénomène de la sécularisation et le rôle désormais joué par la religion dans la société. L'article de David Seljak, suivant lui aussi une approche sociologique, discute de la place et du pouvoir de l'Église catholique québécoise en se référant aux puissantes élites économiques et politiques qui ont contrôlé le processus de modernisation du Québec contemporain. Monique Dumais, pour sa part, tente de mettre en lumière les nouvelles dimensions méthodologiques découlant des recherches sur les femmes dans le domaine religieux québécois depuis 1970. Michel Despland analyse quant à lui, à partir d'un riche matériel iconographique, montre que le christianisme, en Nouvelle-France,

a été transmis beaucoup plus par l'image que par l'écrit, ce qui met en lumière une différence capitale entre les traditions catholique et protestante. Il poursuit son enquête jusqu'à l'élaboration, à notre époque, d'une entreprise proprement québécoise d'une étude scientifique du phénomène religieux. À cette première série d'articles peut être rattaché celui de Michel Gardaz qui nous permet de mieux comprendre l'héritage religiologique québécois par un retour en arrière et une présentation des diverses étapes du développement des sciences de la religion en France, au 19^e siècle.

Le second regroupement de textes s'inscrit sous le thème de la *pédagogie* et plus précisément, de la *pédagogie de la religion*. L'article de Charles Kannengiesser présente tout d'abord une méthode pédagogique élaborée principalement pour un cours sur les origines du christianisme mais pouvant aussi être appliquée à l'ensemble des cours en sciences religieuses. Cette méthode tient compte de la métamorphose religieuse du Québec dans le sillage de la Révolution tranquille. James E. Gibson poursuit le thème pédagogique en suggérant qu'un cadre d'enseignement libre de tout postulat théologique (chrétien ou autre) n'implique pas nécessairement l'absence d'objectivité chez les enseignants, pas plus qu'un engagement des enseignants ne condamne ceux-ci à des biais pédagogiques préjudiciables. Dans l'article qui suit, Mary N. MacDonald se penche sur une question précise, soit la tendance à considérer — péjorativement — comme «magiques» les rituels des peuples non occidentaux (en l'occurrence ici les Mélanésiens) alors que ceux du judaïsme ou du christianisme, par exemple, sont pour leur part considérés comme «religieux». Son argumentation, prise dans un sens plus large, nous force à nous questionner sur l'utilisation pédagogique de catégories purement occidentales et sur l'impact de leur imposition à d'autres traditions.

Le thème du troisième groupe pourrait sans doute assez bien illustrer les préoccupations de Mary MacDonald. L'expression «religion comparée», particulièrement populaire dans les milieux anglophones nord-américains (*comparative religion*), a en fait essentiellement servi à marquer une distinction par rapport à la théologie chrétienne. Ainsi, une personne active dans ce champ

d'études pouvait s'intéresser à une (seule) tradition particulière dans une perspective phénoménologique, sociologique, philologique ou autre sans toutefois établir le moindre rapprochement avec d'autres traditions. On peut en vérité se demander où se trouvait alors la «comparaison»! En proposant d'utiliser le terme de *religiologie*, les pionniers du département des sciences religieuses de l'UQAM avaient eux aussi à l'esprit le projet d'une étude scientifique *et comparative* du phénomène religieux dans son ensemble. Et c'est bien cette diversité du phénomène qui apparaît dans les articles suivants.

Ainsi, par exemple, Lomer Pilote cherche à retracer les dimensions religieuses — ou crypto-religieuses — présentes dans le mouvement des *Alcooliques Anonymes*. Philip Jenkins s'intéresse pour sa part à la lutte idéologique contre le libéralisme religieux, lutte entreprise par certaines formations chrétiennes fondamentalistes de Grande-Bretagne contre les membres de nouveaux groupes religieux accusés de «pratiques sataniques». Lyne-Marie Larocque, dans un tout autre contexte, étudie la conception islamique du viol et son impact sur la population bosniaque depuis les débuts du tragique conflit qui a déchiré l'ex-Yougoslavie. Simon Moon met quant à lui en lumière le paradoxe inhérent à la tradition zen du bouddhisme coréen en ce qui concerne l'importance que celui-ci reconnaît aux textes sacrés. Enfin, Francis Brassard et Charles J. Sabatino se sont l'un et l'autre intéressés aux rapports du bouddhisme et du christianisme, le premier en cherchant à voir les moyens utilisés par l'une et l'autre tradition pour intégrer des croyances et des pratiques étrangères à leur intuition originale, le second en étudiant la notion bouddhique de *production conditionnée* et en essayant de voir son impact possible sur le dualisme théologique chrétien.

Quatrième et dernier thème retenu: celui de l'écologie et de ses dimensions religieuses. La crise de l'environnement est devenue l'objet d'une importante réflexion contemporaine qui chevauche le politique, l'éthique et, depuis peu, la religion. Dans le cadre de cette réflexion, le rôle spécifique de la «vocation» humaine dans l'univers — et par rapport à la solution des problèmes écologiques — est devenu une préoccupation centrale. Anna Case-Winters se

penche à cet égard sur la conceptualisation dichotomique de la théologie chrétienne et démontre comment celle-ci a pu contribuer à une exploitation outrancière de l'environnement. La transformation de cette dichotomie en un «pan-enthéisme» offrirait, d'après l'auteure, un meilleur modèle d'interaction tout en respectant l'intégrité de la «création». De son côté, Mary K. Nealen est d'avis qu'une vision plus ou moins dualiste pourrait toujours résoudre nos problèmes environnementaux pour autant qu'une «réconciliation et une collaboration providentielle» entre les efforts humains et divins soient établies.

Dans une perspective à première vue éloignée du thème écologique, Dane R. Gordon aborde pour sa part la parabole du Bon Samaritain et relance la question de Luc 10, 29: «Mais qui est mon prochain?» La présupposition implicitement contenue dans la conception biblique du terme est que chaque *individu* est notre prochain. Néanmoins, Gordon s'interroge sur la possibilité d'aller au-delà des seules «personnes». Il questionne également les implications d'une nouvelle définition de ce concept qui inclurait aussi, entre autres, les arbres et... les crocodiles! Dans l'article qui suit, Philip L. Tite examine les parallèles culturels entre la conception romaine antique de la paix (*pax*) et celle qui se dégage du Nouveau Testament. Sur une note différente, mais fort typique des préoccupations écologiques contemporaines, Stephen Scharper conclut ce numéro en présentant cette fameuse «hypothèse Gaïa» dont on entend souvent parler dans les cercles intéressés par la réflexion écologique et environnementale. Il tente en outre de voir comment cette «hypothèse» pourrait contribuer à l'élaboration d'une théologie politique de l'environnement essentiellement basée sur l'action et la responsabilité humaines.

*

Religiologiques a souhaité publier la majorité des contributions de ce numéro dans la langue originale où celles-ci furent présentées au colloque de l'A.A.R. Au bénéfice de ses lecteurs qui maîtriseraient moins bien l'anglais ou le français, et pour contribuer elle-même à l'accroissement des liens entre

chercheurs nord-américains, elle a aussi voulu accompagner chaque article d'un substantiel résumé dans «l'autre» langue.